

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE FANTASQUE

Publié hebdomadairement par { N. AUBIN, Editeur & A. JACQUES, Imprimeur. } Résidence, N. 177. r. S. Valier.

## CONDITIONS.

Ce journal rédigé par un *Flâneur* paraît autant que possible chaque Samedi. Le prix en est de quatre sous par exemplaire. L'abonnement est de 15 sous par mois. Le bureau éditorial du *Flâneur* est établi en toutes les promenades, rues et places publiques. On y trouve l'éditeur lorsqu'il y est. *No admittance except on business.*



## ANNONCES.

Comme nous vivons dans le siècle des progrès et de la réforme, le *Flâneur*, désirant montrer l'exemple en encourageant les talents, paiera toute annonce digne de figurer dans ses pages, à raison de 4 sous la pointe. Toutes communications etc. pourront être laissées chez R. DEVERRY ou, l'on peut, entr'autres rafraîchissements, acheter le *Fantastique*.

*Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.*

Vol. I.]

QUEBEC, 16 JUIN 1838.

[No. 20.]

## Mélanges.

### TYRANNIE DE LA MODE.

La mère en recommandera la lecture à sa fille.  
(J. J. ROUSSEAU.)

On disait autrefois : *il faut souffrir pour être belle* ; maintenant on dit : *il faut mourir pour être élégante* ; et cet arrêt barbare rendu par la mode, seule puissance dont le despotisme n'ait rien à craindre du progrès des lumières, frappe chaque jour nos plus jolies femmes sans révolter le peuple d'adorateurs qui les entoure. Cependant chacun de ces galans chevaliers serait fier d'exposer sa vie pour la femme qu'il aime, pour lui sauver le moindre danger et pas un ne s'aperçoit de celui qu'elle brave à tout moment pour lui plaire. Que de fois, inquiet de la pâleur, de l'altération qui attristaient le plus charmant visage, il a mis sur le compte d'un soupçon jaloux, d'un remords vertueux le malaise causé par un corset trop serré, ou par le frisson qui provient tout naturellement d'avoir, lorsqu'il gèle, les pieds à peu près nus, les bras recouverts d'une simple gaze, la poitrine, les épaules d'autant plus exposées au froid que le cou en est défendu par un triple tour de fourrures.

Mais, prétendre effrayer une jeune femme sur les dangers attachés à la mode, c'est vouloir intimider un officier français par le récit des périls de la guerre, et je n'aurais pas la folie de le tenter, si, dans le combat qui se livre tous les soirs entre leur santé et leur toilette, il n'y allait pour les femmes que de la vie ; heureusement pour ma cause leur fraîcheur y est intéressée, et je m'engage même à prouver que leur beauté perd plus qu'elle ne gagne à la torture qu'elles s'imposent. Ces longues tailles minces dont l'avantage est de faire ressortir brusquement les hanches et d'interrompre la ligne gracieuse tant admirée dans les modèles antiques, ne font pas seulement le désespoir des artistes, elles en causent souvent de plus cruels dans les

famille, et sans nommer ici les jeunes femmes dont la perte récente pourrait donner à mes avis toute l'autorité d'un présage, je me borne à raconter un fait qui conviendra peut-être mieux nos fanatiques de la mode que tous les sermons maternels.

Je me trouvais à Paris il y a quelques années chez madame De S . . . ; il y avait un petit nombre d'amis privilégiés, la conversation semblait une intimité.

La porte s'ouvre, on annonce madame la comtesse de V . . . et sa fille. Lorsqu'une visite tombe, pour ainsi dire, au milieu d'un petit cercle de gens qui s'amuse, on lui cache mal le dépit qu'on éprouve de voir une causerie piquante remplacée par des politesses d'usage. Dans ce cas il est rare qu'on ne laisse pas sans pitié à la maîtresse de la maison tout le fardeau de la visite, à moins qu'elle n'ait de grands moyens de fixer l'attention générale. D'abord chacun s'éloigna comme pour céder la place aux nouvelles venues ; mais le désir de prendre part à la gaité piquante de Mme. de V . . . , et d'admirer de plus près la beauté de sa fille, ramena bientôt les déserteurs. Les entretiens entaillés ou continués pendant les commencements de la visite furent interrompus par des exclamations flatteuses qui, bien que faites à voix basse, n'en étaient pas moins entendues par Me. de V . . . et lui causaient de ces ravissements d'amour-propre seuls connus d'une mère.

Clothilde venait d'atteindre à sa dix-septième année ; sa mère la conduisait pour la première fois dans le monde, et elle voulait la montrer dans tout l'éclat de sa nouvelle parure. C'était, disait-elle pour consulter notre aimable hôte sur sa mise ; cet hommage rendu à l'élégance de Mad. De S . . . aurait dû m'interdire toute critique, mais la franchise l'emporta, et après avoir vanté la noble simplicité de la robe de Clothilde, et le choix des fleurs qui formaient une harmonie parfaite entre le coloris de son teint et ses cheveux dorés, j'osai dire que je n'approuvais point l'énormité de ces membres qui exagèrent tellement la largeur des épaules et la finesse de la taille, qu'une paire de ciseaux mi-fermés en est une image frappante. On rit de ma comparaison burlesque et Mr. B . . . se récria plus que tout autre contre mon injustice sur les modes nouvelles. Il plaida avec tant d'éloquence pour les tailles fines, en regardant celle de Mlle. de V . . . que je fus condamné sur ce point à l'unanimité : on m'accorda bien que les manches du jour étaient ridicules et les chapeaux insociables ; mais on décida que la plus jolie taille était celle de Mlle. de V . . . , que la mode qui permettait de la montrer dans toute son élégance était du meilleur goût, et qu'il ne pouvait y avoir le moindre inconvénient d'être aussi ravissante.

Celui qui décidait ainsi était beau, jeune et spirituel ; il devait avoir raison aux yeux de Clothilde. Je m'en affligeai, car il n'y a rien à opposer aux avis des gens qui plaisent. C'est pour cela qu'ils devraient les donner moins légèrement, mais ces charmans despotes, comme tous les autres, lancent des arrêts dont ils ignorent la cruauté.

Lorsque Mad. de V . . . fut partie je dis au jeune B . . . — Vous croyez avoir fait merveilles avec vos flatteries sur la taille de Clothilde ! Eh bien ! moi je les regarde comme autant d'insinuations perfides, je dis plus, de tentatives d'assassinat ! Ici je fus interrompu par un cœur d'indignation ; on se révolta contre mon accusation criminelle sans me permettre d'expliquer sur quoi je la fondais, je dus finir par rire moi-même des plaisanteries dont on m'accablait.

Trois mois après cette visite je rencontrai de nouveau le jeune B . . . chez Mad. de S . . . Il nous apprit que Clothilde et sa mère arrivaient le même jour à Paris, revenant des eaux auxquelles la première avait été forcée de renoncer par l'altération déplorable qui se faisait remarquer depuis peu dans des traits si brillants lors de son entrée dans le monde.

Peu d'instans après Mad. de S . . . reçut un billet de Mad. de V . . . l'informant de son retour et du désir qu'elle avait de consulter un habile médecin sur les maux d'estomac qu'éprouvait sa fille.

Elle la pria de la diriger dans ce choix. Je pris cette occasion de rappeler ma

première prédiction en retraçant la pâleur et l'air contraint de Clothilde dans sa nouvelle parure et chacun s'empressa de goûter, au moment du danger, un raisonnement qu'on n'avait reçu que par des sarcasmes lorsqu'il fallait ménager l'amour-propre d'une jeune fille. On décida qu'il fallait en cette occasion un homme d'esprit autant que de science profonde. Made. de S \* \* \* se détermina à aller chercher le docteur L . . . dont la réputation devait paraître une raison plus que suffisante pour justifier ce choix, et elle l'emmena le jour même chez Mad. de V . . . A peine eut-il considéré le visage de Clothilde, et consulté son pouls qu'il prit un air sérieux et dit : " Ceci demande les plus grands soins ; il y a de la fièvre, l'estomac est dérangé, il faut l'astreindre à un régime sévère et garder le lit."

Ah mon Dieu ! garder le lit, s'écria Madame de V . . . , vous la trouvez donc bien mal ?—Non pas précisément, reprit le docteur d'un ton d'autant plus inquietant qu'il semblait vouloir nous rassurer, mais cette précaution est nécessaire pour rétablir la transpiration. Il ajouta d'autres raisons à celles-là, qui, exprimées dans le langage savant et n'étant point comprises, parurent excellentes.

La pauvre Clothilde l'écoutait avec étonnement et ne pouvait croire à un pareil danger. Cependant, obligé de répondre au docteur, elle avoua que depuis un mois les plus légers aliments lui causant des douleurs intolérables, elle ne se nourrissait plus que d'eau de gruau et de limonade. Le docteur démontra sans peine les accidens qui devaient naître d'un semblable régime. Il prononça les mots de fièvre gastrique, d'éthisie, et l'effroi de Mme de V . . . répondit de la docilité de sa fille.

Les ordonnances du docteur furent religieusement suivies et trois semaines suffirent au rétablissement de Clothilde. Madame de V . . . dans sa reconnaissance appela le docteur, avec raison, le sauveur de sa fille. Pour lui témoigner, ainsi qu'à ses amis, toute la joie qu'elle en ressentait, elle choisit un jour pour fêter l'heureuse convalescence de Clothilde. Lorsque sa mère racontait à ses convives la cure miraculeuse du docteur L . . . , celui-ci ne la laissa point achever : " C'est assez, dit-il, je ne saurais usurper plus long-tems des éloges dûs à la science, ici la nature a tout fait, elle était prisonnière, je n'ai que le mérite de l'avoir délivrée par l'effet d'une ruse innocente. Il faut bien vous l'avouer, ces potions décorées d'une longue formule n'étaient que de l'eau de fleurs d'orange, ces sinapismes mis aux pieds n'étaient qu'un obstacle à se lever ; mais je suis forcé d'en convenir, tout mon art aurait échoué si la mode avait voulu qu'on portât des corsets dans son lit."

## LE FANTASQUE.

QUEBEC, 16 JUIN 1838.

### A LORD DURHAM.

J'appelle donc de votre part les communications les plus franches, les moins réservées.

(JEAN GEORGE COMTE DE DURHAM, etc.—*1ère proclamation.*)

Lorsque chacun s'émeut, se trémousse, s'agit en tous sens dans sa petite sphère pour attirer un des regards de Votre Seigneurie ; lorsque vingt députations assiègent votre antichambre, munies de banales félicitations, protestations, recommandations auxquelles vous êtes forcé de répondre par des recommandations, des protestations, des félicitations ; lorsque la presse gémit sur des lourdes flagorneries ou de grossières injures ; lorsque les flexibles échines se courbent à l'envi à l'approche de votre ombre, le républicain retient sa crainte et salue, le tory retient sa haine et salue, le modéré observe, attend et salue, tous saluent, tous s'inclinent, mais nul n'est encore venu épon-

dre à l'appel franc et simple par lequel votre administration a fait son début. Eh bien moi, Milord, qui ne suis ni tory, ni modéré, ni républicain, ni flatteur, ni employé, ni même coureur d'emplois, mais un tout simple, innocent et naïf *flâneur* ; moi, dis-je, le premier j'ose me présenter, vos mémorables paroles à la main, non pour vous donner des avis, Dieu m'en préserve ! mais pour vous faire part, en mon style indépendant et brusque, de quelques observations sur l'état des choses, des hommes, des partis ou des opinions, telles que je puis les recueillir dans mes journalières et vagabondes flâneries.

Voyons d'abord ; montons le premier degré de l'échelle sociale. Connaissez-vous parfaitement l'homme que vous venez gouverner ? Connaissez-vous Jean-Baptiste ? Je ne sais, mais je crains qu'au milieu du dédale de renseignements qu'on a dû vous laisser, l'on ait négligé ce document important : le caractère de ce type tout aussi original en lui-même que ceux si bien connus de Pat, de John Bull et de Jonathan. Si vous eussiez eu à gouverner l'un de ces trois, je sais que vous eussiez laissé au premier ses *rows*, son *shillelah*, ses combats et surtout, chose nécessaire et qu'on s'efforce cependant de lui refuser, ses patates ; vous eussiez laissé au second son *roast-beef* et sa bière, tout en l'éblouissant par les galons de vos serveurs et le récit des *achievements of Old England* ; enfin je sais que vous n'arrêteriez point les courses spéculatives, le trafic par fois à côté de la probité, mais toujours profitable du troisième. Eh bien, milord, laissez à Jean-Baptiste son culte, sa chaumière et surtout la langue de ses ancêtres, empêchez l'envahissement de ces précieux apanages, et Jean-Baptiste vous laissera sans les envier le sceptre du pouvoir et la balance de la justice. Garantissez-lui la tranquillité sur la ferme de son père, et il laissera le cours de ses fleuves à vos navires, il laissera à vos marchands le soin de pourvoir à ses besoins, et d'aller au loin chercher un superflu qu'il ne méprise point en tems prospères. Donnez protection au fils qu'il aura dirigé vers l'étude, laissez-le lutter à l'égal de celui d'outre-mer, accordez à son cousin de la ville de partager avec quelques autres envieux (car il en est partout) les emplois et les salaires de votre Gouvernement, afin qu'il puisse s'en faire une petite gloire auprès de ses voisins, et vous aurez son dévouement, son amour et sa vie. Car, il faut l'avouer, le principal trait du caractère de ce Jean-Baptiste, de celui que la presse furibonde a tant calomnié, le croiriez-vous, milord, c'est la loyauté : il est, je vous l'assure bien plus difficile de semer dans son cœur et d'y faire mûrir un germe de haine et de désaffection que d'y entretenir la soumission, que dis-je ? l'admiration pour la mère-patrie et pour tout ce qui en arrive.

Mais Milord, si l'on n'a point pris soin de vous instruire des vœux, des besoins et des honnêtes dispositions de Jean-Baptiste, on n'a rien négligé pour vous préjuger vous et tous ceux qui furent destinés à le gouverner. Il est patient ; mais de cette qualité torturée on a d'abord fait de la crainte et de la lâcheté ; puis, lorsqu'on a cru que quelques hostilités justifieraient des mesures d'oppression l'on a peint cet homme comme un tigre ne respirant que haine et que carnage ; prêt à chaque instant à envahir les cités et à renouveler ces scènes de désolation si fréquentes alors que nos ancêtres, les hommes de la civilisation, avaient à lutter jour par jour contre les cruels enfants de la nature, qui, trop faibles pour arrêter l'incendie de leurs forêts, après avoir en vain voulu l'éteindre dans le sang de l'Européen, plaçaient leurs corps nus entre sa hache et l'arbre antique dont l'ombrage avait protégé le sommeil de ses aïeux.

Depuis long-tems, Milord, on l'abreuve de dégoûts en lui reprochant de n'avoir point encore avoué l'infériorité d'une origine dont il est fier. Ah ! Milord, s'il vous était possible de parcourir nos campagnes, dépouillé de tous ces brillants dehors, de tous ces titres pompeux qui l'entraînaient et banniraient la naïveté, la bonhomie et la confiance, alors seulement, vous pourriez connaître dans quelle erreur on entraîne les gouvernans en représentant la population comme hostile à la nation britannique. — C'est alors que vous trouveriez que votre nom d'anglais serait un titre au respect et à

l'hospitalité; c'est alors que vous verriez le père de famille imprimant à ses enfans la vénération pour toute autorité juste et impartiale; c'est alors que vous verriez le spectacle touchant des vertus intérieures, du travail, de la frugalité, en un mot de tout ce qui contribue à former un bon citoyen, un sujet estimable, et alors, j'ose le dire, Milord, rien ne saurait mieux vous enorgueillir à vos propres yeux que de voir les destinées de semblables gens confiées à votre garde.

Non, non, ce n'est point l'anglais d'Angleterre qui excite ce sentiment de malaise si voisin de la haine, qui règne en effet dans le cœur des amis de leur pays, ce n'est point celui qui revendique pour tous les sujets de l'empire des droits égaux comme sujets, des considérations égales comme hommes, des partages égaux comme citoyens, ce n'est point même celui que la naissance, l'habitude des honneurs et l'énormité des richesses placent au rang élevé de la véritable aristocratie, en même tems qu'elles lui en inculquent les devoirs; non encore une fois, Milord, ce ne sont point ceux-là que Jean Baptiste voit avec chagrin, mais c'est cette tourbe aventurière et turbulente qui, en posant le pied sur le sol colonial, croit fouler une terre esclave et trouver en chacun de ses habitans un être trop fortuné de devenir son féal et aimé serviteur. "Je veux vous donner des ordres, s'écrie-t-on, mais, horreur! vous ne me comprenez point, vite oubliez ce vil jargon et qu'il soit notoire que mon bon plaisir est de n'entendre désormais que des paroles auxquelles mes longues oreilles sont accoutumées." Qui tient pareil langage, Milord? des hommes relégués dans l'oubli et qui n'ayant même pu briller dans les rangs plébéiens, au pays natal, viennent hurler ici: je suis tory! respectez-moi! il faut supporter le gouvernement! je suis prêt à tout sacrifier pour le bon gouvernement! Souvent les auditeurs de ces brillantes improvisations sont le garçon de la taverne et un ou deux de ses piliers, mais c'est égal on s'est donné un air gouvernemental et peut-être en l'occasion le salaire arrivera. Ceux qui inspirent à Jean Baptiste une véritable horreur, ce ne sont point ces citoyens du monde industriel qui par d'honnêtes efforts travaillent à la ruée commune et se nourrissent du miel qu'ils y ont amassé; non Milord, c'est cette classe, minime heureusement, qui ne néglige aucune occasion de heurter les sentimens les plus chers du peuple, c'est elle qui appelle à grands cris la colère et la sévérité sur toute une population parceque quelques uns de ses membres furent entraînés dans une erreur momentanée dont, Dieu le sait, ils doivent être radicalement guéris. C'est cette classe dont un de ses membres a si bien exprimé l'idée intime par ces paroles que j'ai déjà citées et qui en représentent si complètement les vœux, le savoir et les sentimens:

If I were only the Governor I would declare all the  
Canadians rebels at once! (SYMES.)

Il faut l'avouer, milord, Jean Baptiste n'est pas fort sur la politique et il ne voit guère en gouvernement que par les yeux des gros bonnets de son village, mais, ce qui vaut peut-être de profondes connaissances, il sait placer sa confiance en ceux qu'il croit la mériter, et cette confiance une fois désappointée, il n'est pas à craindre qu'il s'y risque une seconde. Je n'en dirai pas autant de ceux dont je parlai plus haut: chacun d'entr'eux est un phénix de savoir, un législateur profond; aussi se mêle-t-il de juger fort sévèrement les actes du pouvoir, il va même jusqu'aux menaces, et vous, milord, pourriez même entendre du sein de votre royal château les sordes clameurs qui s'élèvent à chacun des vos actes où vient poindre un peu de bienveillance. On entend tout haut déjà des prévisions sinistres, on épie vos intentions, il se forme des plans pour tel ou tel cas, tel ou telle mesure et, en vérité, en vérité je vous le dis il se pourrait bien qu'avant peu les rôles soient changés et que ces mêmes Canadiens qu'on voulait déclarer rebelles tout d'abord. . . . Mais, milord, je ne veux point anticiper sur un avenir aussi obscur; bornons-nous seulement à espérer que votre fermeté dans la voie libérale ou votre carrière, quoique peu avancée est néanmoins déjà si brillante, se perpétuera et que les difficultés qu'on s'efforce de jeter dans votre administration ne feront que multiplier vos moyens de les surmonter

en excitant toute l'énergie dont vous êtes doué ; espérons aussi que la haine que vous avez vouée dès votre début sur le théâtre politique contre toute tyrannie, quelle qu'elle soit, vous dirigera pour découvrir la tyrannie locale sous laquelle chacun gémit plus ou moins directement et que vous l'abaisserez d'autant plus qu'elle vous paraîtra plus méprisable et qu'elle cherchera à se cacher plus obscurément durant votre règne en notre pays.

Voilà des vœux générales, mais les détails arriveront en leur tems, car si je ne vous apprends rien, du moins je remplis ma tâche en faisant la police de l'opinion publique.

J'entends plusieurs personnes se plaindre de ce que l'éditeur du *Canadien*, en faisant mention de l'arrivée de Theller, Sutherland et autres, prétend qu'ils ne furent insultés que par de la canaille. On se récrie en disant qu'on vit figurer en cette occasion nombre de *gentilhommes* ; c'est quereller sur des habits : quant à moi je puis rassurer le public et certifier que le *Canadien* n'a depuis longtems dit de plus grande vérité, aussi je le répète sur la foi de son assertion : ces malheureux ne furent insultés que par de la canaille et l'on sait fort bien que nul *gentleman* anglais ne saurait insulter au malheur. Néanmoins on soutient que Alfred Hawkins (\*) montra en cette occasion toute la haine qu'il s'efforce d'avoir pour tout ce qui est libéral ; c'est faux ; ce monsieur quoiqu'il ait bien son nez partout n'a jamais montré aux patriotes. . . . que les dents.

(\*) Je demande pardon à ce monsieur de me servir de l'expression *néanmoins* (*nez-en-moins*) en parlant de lui, car il ne faut choquer personne sur leurs *difformités* et ce mot, lorsqu'il le rencontre, doit lui rappeler tout ce que le sien a de désolant. Cependant à tout malheur consolation : et ce monsieur en doit trouver une en pensant que si jamais on offre une prime pour les nez aigüilés le sien par sa position pittoresque ne manquera pas d'en être nommé le bouquet (*nosegay*.)

La santé du Procureur Général est, dit-on, altérée par les grands travaux de l'hiver dernier ; les docteurs lui conseillent de prendre de l'exercice. On ajoute qu'en conséquence le gouverneur veut l'envoyer promener. On va jusqu'à dire aussi que Lord Durham eut une entrevue à ce sujet avec une personne que l'on désigne déjà comme le remplaçant futur, et qu'il aurait dit : — "Si je me décide à nommer un autre procureur général, je le ferai marcher droit. — En ce cas, aurait-on répondu vivement, Votre Excellence ne saurait me rendre un plus grand service qu'en m'appellant à cette charge."

C'est égal, si la rumeur dit vrai, cet emploi n'ira jamais que clopin-clopat.

J'ai à demander pardon à mes lecteurs pour la longueur de mon premier article éditorial qu'on trouvera, je pense aussi beaucoup trop sérieux, mais, que voulez-vous ? il y a maintenant tant de journaux qui changent de position et qui inspirent la risée, qu'il faut bien moi que je leur rende la pareille en entrant dans leur domaine. D'ailleurs il ne faut pas qu'on s'imagine que je sois exclusivement le bouffon de la compagnie ; non, non, quand la lubie m'en prendra je serai sérieux et fort sérieux même, et si vous en riez vous serez les bien venus, car que l'on rie de moi ou avec moi, l'on rit et mon but est rempli. Et puis vous le savez ; *toujours des perdrix ; toujours des perdrix ! . . .*

TEMPERATURE. Il faut confesser que le climat du Canada et bien le plus farceur de climat qui se puisse trouver, le climat le plus . le plus . en un mot le plus *fantasque* qu'il soit possible de rencontrer, aussi est-ce peut être en cette dernière qualité qu'il

me cause tant d'humeur; j'en suis jaloux. Mais il est encore une autre raison qui me le fait surtout haïr, c'est qu'il est l'ennemi le plus fatal que rencontre la littérature en ce pays. Il n'est qu'une saison de mon goût ici; c'est l'hiver; l'hiver est pour moi l'existence intérieure; en effet: est-il rien de plus agréable que d'être seul, tout seul, près d'un bon poêle où pétille un feu bien nourri dont la lumière s'échappant par boutades vient jeter à l'entour une clarté tantôt pâle, livide, vive ou fantastique! Étendu nonchalemment, les deux pieds contre le poêle, dans un antique fauteuil; coiffé d'un immense bonnet de laine; roulé dans une vaste robe-de-chambre à grands ramages où paraissent se jouer une foule de singes, de perroquets, etc. etc., on lit avec émotion une strophe de Lamartine, ou de F. X. Garneau, et l'on finit par s'endormir voluptueusement; dans ces moments de silence des rêves de bien-être, ou un doux égoïsme viennent caresser l'imagination: on songe, ou l'on se souvient, on philosophe ou poétise. Les joies et les tristesses du passé, les craintes et les espérances de l'avenir, en un mot toutes les illusions de la vie viennent en foule récréer l'esprit et faire vibrer tour-à-tour chacune des cordes du cœur. Parfois même on ne pense à rien, ou du moins les pensées ont ce vague, cette incohérence qui engourdisent l'âme et l'enchantent successivement. Tantôt l'univers paraît vide, tantôt l'air se trouve peuplé de corps légers, de lutins, de fantômes qui viennent y exécuter mille concerts célestes, mille danses infernales, puis tout-à-coup on se brûle les pieds ou l'on roule à terre et l'on se trouve tout charmé d'être seul. Oh! l'hiver est ici la reine des saisons. L'automne est la saison des fruits; les cultivateurs reçoivent alors le prix de leurs travaux, mais toujours ce n'est que pour en jouir l'hiver.

Le printems est la saison où la nature se réveille et prépare ses suc; c'est la saison des poètes, gens qui vivent ordinairement d'espérance; mais je vous le demande, y a-t-il le moyen de chanter le printems quand le froid, la pluie, la neige, le vent se disputent à l'envi l'atmosphère. Le mois de Mai surtout que bardes, ménestrels, élogistes et prosateurs mettent à toute sauce comme l'ingrédient du printems se serait trouvé fort mal à l'aise cette année au milieu de l'ode célébrant le triomphe de la nature et il y eût paru tout honteux, contrit, transi. Comment voulez-vous faire fleurir la littérature dans un pays où le froid fige un jour l'encre dans l'écrivoire et où, le lendemain, la chaleur le fait évaporer; c'est-à-dire désespérer la plus belle imagination, aussi il n'est pas étonnant qu'il y ait ici tant de gens qui parlent et si peu qui écrivent. Mais le docteur Meilleur, le chimiste, dit-on, va bientôt venir au secours des gens de lettres, en inventant une encre à l'épreuve du climat, *weather-proof*; ce sera véritablement l'encre de miséricorde qui devra sauver la littérature du naufrage dont elle est menacée, et pour peu que nous ayons l'aide de M. Peltier, le maître d'écriture, ou plutôt professeur de belles lettres, qui promet de fi à écrire bien, en peu de leçons, il faut espérer que cet art fera des progrès rapides et ue . . . . mais, il ne me reste plus de place et tout ce prélude est venu pour vou dire, ce que tout le monde, sait et répète à tout venant: *Dieu qu'il fait chaud!*

*Le Cercle.*—La COMTESSE DE DURHAM a tenu sa première soirée de présentation mardi dernier. C'était sans doute un véritable cercle magique puisque tout ce qu'il y a ici de beau, de spirituel, d'aimable s'y trouvait. Je ne m'y suis point rendu car j'y aurais nécessairement laissé le peu de raison qui me reste. En parlant du Cercle je dois prendre l'occasion de contredire ce que contenait mon dernier numéro touchant Lt. Col. Antrobus, car ce monsieur, en dépit des langues empressées, sur la foi desquelles j'avais mentionné sa prétendue destitution, remplissait encore avec grâce la charge si douce, en cette occasion surtout, d'aide-de-camp provincial.

Un correspondant du *Morning Herald* félicite la ville de Québec sur la diversité de sa population qui, dit-il, voit au milieu d'elle tant de différents éléments: des

français, des anglais, des italiens, des allemands, des sauvages, des polonais, des turcs, et des grecs!—J'aimerais bien savoir où il voit des grecs et des turcs, si ce n'est sans doute l'éditeur que le correspondant aura pris pour un barbare?

On vient de m'apprendre une bonne nouvelle, nouvelle qui, si elle est vraie, fera beaucoup de plaisir au public et plus encore à moi, Flâneur. En effet il n'existe nulle place publique à Québec où l'on puisse flâner à l'aise; toutes les places sont nues, dépourvues d'ombrage, de bancs pour se reposer et respirer, à l'abri du brûlant soleil d'été, la brise rafraîchissante du fleuve. On dit que le gouverneur général va bientôt ouvrir au public la charmante place située près du monument à Wolfe et Montcalm. Depuis long-tems j'en avais la fraîcheur de ce lieu, sa situation pittoresque, ses beaux arbres, et le point de vue étendu, animé qui se déroule à ses pieds; depuis long-tems j'enviais le sort des choux et des raves qui jusqu'à ce jour y croissaient en paix et en silence; depuis long-tems je convoitais sa verte pelouse pour y établir mon bureau durant la canicule; je crois même que j'en parlai à Son Excellence Lord Gosford; mais apparemment que, n'osant rien faire de bien par lui-même, il laissa, en ma considération, des instructions à cet effet pour son successeur. Si cette réforme a lieu, le public me devra donc cette jouissance et moi en revanche je lui promets là-dessus quelques bonnes flâneries.

— Chaque malle du Haut-Canada nous apporte la relation de quelques nouvelles déprédations de la part des Américains. Réellement ces gens n'auront de paix que lorsqu'on leur fera la guerre.

— Un prédicateur lit un sermon sur le texte: *Si quelqu'un prend ton manteau donne-lui aussi ton habit.* Après son sermon, étant monté dans sa voiture, il ne trouva plus son manteau et vit à la place un billet ainsi conçu: "J'ai pris votre manteau, j'espère que vous me donnerez au plus vite votre habit comme vous l'avez prêché."

— Qu'est-ce que la diplomatie?—C'est l'art de tromper et de mentir correctement, répondit

TALLEYRAND PERIGORD, Prince de Benévent,  
Cet enfer incarné, ce mensonge vivant.

(BARTHELEMI.)

\*. AUX CORRESPONDANTS :—La lettre de G. H. T. est si mal écrite sous tous les rapports qu'après avoir eu mille peines à la déchiffrer je n'y ai rien compris.

On lit dans le *Fédéral*, journal de Genève:

— On raconte que le directeur de notre spectacle, M. Pepin, en sollicitant la permission de donner au Théâtre des bals masqués, crut pouvoir se permettre de glisser à cet égard quelques petits conseils gouvernementaux. "Vous n'amusez pas assez vos citoyens!" s'écria-t-il dans l'humour que lui faisait éprouver le refus par lequel on lui répondait. Mais, sans se déconcerter, le magistrat auquel il s'adressait lui répliqua: "Monsieur, le gouvernement de Genève n'a jamais eu la prétention d'être amusant." En conséquence de cette maxime, nous n'avons pas eu de bals masqués.

C'est dommage, en vérité! M. Pepin se serait bien mieux trouvé du gouvernement de Venise. Ah! pour celui-là, il était très-amusant, et il avait surtout une tendresse singulière pour les bals masqués: il voulait que tout le monde en fût, même les membres du clergé, et quand on s'étonnait d'un tel scandale, un grave patricien répondait: "Il n'est pas bon que les prêtres et les moines soient trop considérés." Voilà un gouvernement libéral! Rousseau, il est vrai, n'était pas de cet avis; il croyait que le soin d'amuser les citoyens cachait dans un gouvernement le désir d'écarter leur attention des affaires publiques, et d'exercer le pouvoir sans contrôle. Mais Rousseau était un puritain. Lisez plutôt sa *Lettre sur les spectacles*.